

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

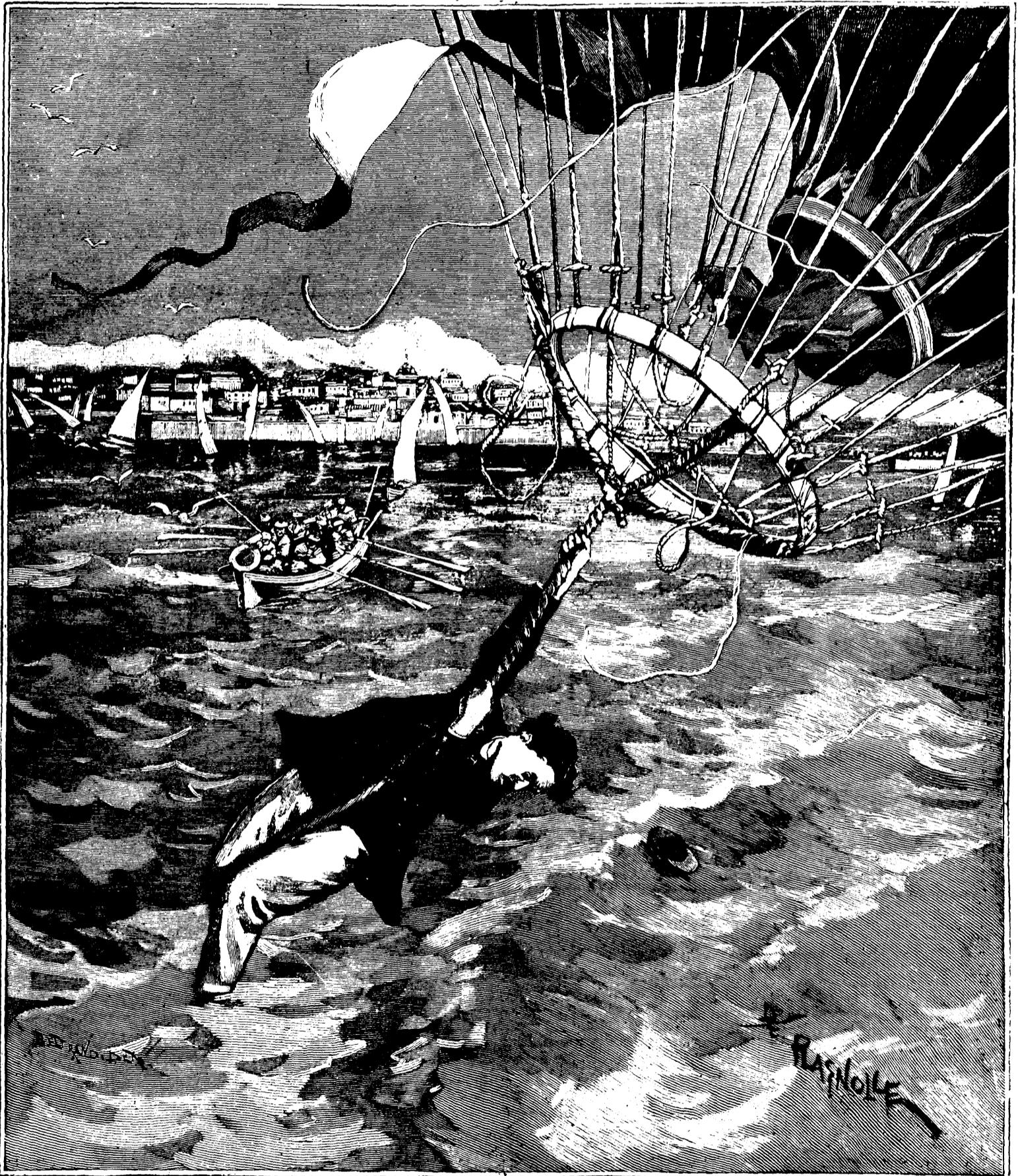
Un an, \$3.00 - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les Cépôts - 5 cents la copie

10^{ME} ANNÉE, No 521 - SAMEDI, 28 AVRIL 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



MORT TRAGIQUE D'UN AERONAUTE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 28 AVRIL 1894

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Nos gravures.—Carnet du "Monde Illustré."—Soirée de gala (avec gravures), par Joseph Genest.—Poésie: Le déménagement, par Eugène Manuel.—Le jardin de Bébé, par Fauvette.—La toilette de Napoléon Ier, par Frédéric Masson.—Sur une marguerite, par Gaston Damour.—Nouvelle: Rêve d'amour, par F. de Nocé.—L'épingle, par Jules Renaud.—Faits scientifiques.—Un conseil par semaine.—Galerie échi-quienne: M. J.-W. Shaw.—Notes et faits: Respectez vos parents; Leçon donnée à un ambitieux; Le langage des gants; L'influence du chiffre sept; Cas de conscience, par Le Chercheur.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Feuilleton: Les Mangeurs de Feu.

GRAVURES.—Mort tragique d'un aéronaute.—Le chef d'orchestre.—Ceylan: Moyens de locomotion.—Exposition Californienne: Le palais des Machines.—Portrait de M. J.-W. Shaw.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants: \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés de MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

A NOS LECTEURS

Nous prions nos lecteurs, qui doivent changer de résidence au 1er MAI, de nous faire connaître leur nouvelle adresse ou de la donner aux porteurs du journal, afin d'éviter tout retard dans la distribution.

NOS PRIMES

LE CENT-DIX NEUVIÈME TIRAGE

Le cent-dix-neuvième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'AVRIL), aura lieu samedi, le 5 MAI, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, no 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment invité à y assister.

NOUVEAU FEUILLETON

Nous sommes heureux d'annoncer aux nombreux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ que sous ce titre:

LE SECRET D'UNE TOMBE

nous commencerons, la semaine prochaine, un nouveau roman d'Emile Richebourg, le grand romancier populaire.

Jamais l'auteur si aimé de *Cendrillon, la fée de l'atelier*, n'a écrit une œuvre plus vivante, plus touchante, plus palpitante d'intérêt, que LE SECRET D'UNE TOMBE.

C'est un de ces romans de cœur comme Emile Richebourg seul sait les écrire.



Un matin de l'autre semaine, un de mes amis, accompagné d'un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, entra dans mon bureau et, me désignant son compagnon:

—Je vous présente un Français tout frais débarqué. Il est arrivé hier soir.

Je leur serrai la main et, m'adressant au nouvel arrivé:

—Auriez-vous la prétention, monsieur, lui dis-je, de venir faire fortune au Canada?

—Pas précisément, car, arrivé d'hier, comme on vient de vous le dire, je prends le train cette après-midi pour retourner en France.

—Diable! vous ne moisirez pas au pays. Et pourquoi cette décision?

—Voilà, je me suis fait rouler comme un conscrit. Il y a actuellement en France des individus qui parcourent les provinces en engageant les naifs à émigrer. Ils promettent mer et monde, nous représentent le Canada comme un pays de cocagne, où les alouettes tombent toutes rôties dans la bouche des gogos, et je me suis laissé prendre à l'hameçon. Un jour, après avoir entendu une conférence faite par un de ces agents d'émigration, je suis allé le trouver et lui ai expliqué ma position. Sortant du régiment, j'avais l'intention d'aller en Algérie pour m'y occuper de culture, mais il me fit un tel tableau du Canada, que je me décidai à changer de route. D'après lui, aussitôt arrivé, je devais entrer dans une école d'agriculture où, non seulement je n'aurais rien à payer, mais où je serais grassement rétribué de mes services. Au bout de trois ans, on me donnerait une terre, ou bien je pourrais avoir une position d'intendant dans une grande exploitation. En arrivant, hier soir, je suis allé trouver le Père D..., S.J., qui m'a aussitôt désillusionné, et voilà pourquoi je reprends le premier vapeur à destination du Havre.

* * Cette exemple n'est pas isolé, car il est certain que les agences d'émigration font beaucoup de mal en France, en Belgique et ailleurs.

Un écrivain belge de grand talent, M. Georges Eekhoud, a publié à ce propos un livre des mieux écrits, *Les Emigrants*, dans lequel il déplore avec raison l'émigration continue de ses compatriotes.

"Auparavant, dit-il, le départ d'un paysan ou d'un ouvrier stupéfiait tout le quartier ou toute la paroisse. On le considérait comme un coup de tête, une apostasie, l'acte d'un être dénaturé. Il n'y avait, de loin en loin, que les mauvais journaliers, les valets de ferme renvoyés de partout, la racaille qui ne sachant plus à quel baes louer leurs bras, finissaient, sous l'influence d'une dernière ribote, par se vendre au rastrocheur de volontaires pour l'armée des Indes.

"Mais l'émigration entre maintenant dans les mœurs des gens honnêtes. Le paysan qui, autrefois, pendant le service militaire, faisait tout pour passer rien qu'une heure au foyer natal "à présent endurci, acculé dans une alternative sinistre, consent, rempli d'une poignante et farouche résolution, à se laisser amputer de sa patrie!

"Et pour achever la déroute, et transformer en nomades ces ruraux réputés indéracinables, des embaucheurs à la langue bien pendue, adroits et insinuants, se rendent de bourgade en bourgade, visitent les cabarets les jours de ventes et d'assemblées et profitent de la prostration et du déboire des pauvres gars les soirs du dimanche, les lendemains de kermesses pour effrayer leurs cervelles dans le troublant mirage de prospérité... Une nuée de ces maquignons recrutés parmi des

procureurs de bas étage, ayant quinze à vingt francs, suivant sa qualité, pour chaque tête de Flamand livrée à l'expéditeur de viande humaine, s'était abattue sur le pays comme des chacals sur un champ de bataille.

"Et ces hommes font "ruisseler devant les rustauds les boniments d'or et de soleil," ils leur décrivent "les blés mûrs couronnés d'épis, aussi gros que leur tignasse blonde, qui lèvent leurs gerbes à hauteur des toits, et les plateaux montant doucement vers le ciel, plus bleu que la robe des congréganistes, filles de Marie; et cette pourpre subitement avinée et scintillante qui drapé, à perte de vue, les flancs de ces côteaux infinis, n'est plus celle de vos bruyères, ô mes épais buveurs de bière, mais celle de vos vignobles, ô futurs broyeurs de raisin!" Et le charmeur continue vantant le climat: pas d'hiver, pas d'ouragan; vantant le travail: pas de maître, pas de soucis, pas de redvance, pas de servitude, la terre promise!

"Enfin, pour frapper un dernier coup l'entre-metteur propose de lire des lettres d'aventuriers qui ont fait fortune là-bas.—Ah! elles sont authentiques comme l'Evangile, ces épîtres; vérifiez plutôt, vous l'instituteur, qui savez lire. Voyez les cachets et les empreintes de l'enveloppe, les noms des bureaux de postes escales... Et ces timbres, ces "petites têtes" comme vous les appelez, ne réfléchissent point les traits de notre roi "Liapol"

"Les pauvres gens écoutent, bouche bée, ces éloges dictés d'Europe ou élaborés dans les *facendas* des pourvoyeurs de là bas, et ils regardent, les yeux ronds, les énormes pièces d'or étrangères que les embaucheurs font rouler sur la table...

Et ils partent.

"Les bagages, caisses ficelées et clouées à la hâte, sont entassées sur des chariots; des villages entiers suivent.

"Les jeunes hommes venaient d'abord, puis les femmes avec leurs enfants, puis les jeunes filles, et enfin les vieillards. Quelques mères allaitaient encore leur dernier né. Combien de vieilles s'appuyant sur des béquilles et comptant sur un renouveau, sur une mystérieuse jouvence devaient s'éteindre en route, et cousues dans un sac lesté de sable, basculées sur une planche, étaient destinées à nourrir les poissons! Des hommes faits, en trousse de terrassiers, vêtus de gros velours coté, avaient la pioche et la houe sur l'épaule et le bisac et la gourde au flanc. Des couvreurs et des briquetiers allaient appareiller pour des pays où on ignore les tuiles et la brique. Une jeune fille, l'air d'une innocente, mouffarde et radieuse, emportait un tarin dans une cage. En tête marchait la fanfare du village, bannière déployée.

"Quelques-uns des émigrants portaient à la casquette une brindille de bruyère; d'autres avaient attaché une brassée de la fleur symbolique au bout de leurs bâtons, au manche de leurs outils, et les plus fervents emportaient, puérilité touchante! tassée dans des caisses ou cousue dans des sachets, en manière de scapulaire, une poignée de sable natal!

"Tous ces malheureux vont s'entasser, dans les entrepôts, pêle-mêle sur des "sacs bourrés de paille fétide, dont un pourceau ne voudrait pas même pour litière." Enfin, les mouchoirs s'agitent, le navire gémit, le câble est coupé et les parents qui restent au rivage continuent longtemps à regarder la cheminée, "pointée comme un clocher ambulante, pardessus les dignes; puis graduellement, ce n'est plus qu'une ligne noire, et, enfin, la dernière banderole de fumée se confond avec la désolation de la brume de janvier..."

Ce tableau n'est que trop juste et ce livre peut-être lu avec profit en France, ou certains agents d'émigration font tant de mal.

Il est vrai qu'à côté de ces entrepreneurs de transport de chair blanche, se trouvent des hommes sérieux, comme notre ami Fourcin-Escade, mais ces heureuses exceptions ne sont que trop rares.

* * Un gaillard que l'aristocratie anglaise aurait bien voulu voir émigrer depuis longtemps dans un monde meilleur, c'est le fameux marquis d'Allesbury qui vient de se décider à rejoindre ses ancêtres.

Mal fait, au physique comme au moral, le mar-

quis d'Allesbury laisse une réputation peu enviable. Membre des principaux clubs aristocratiques de Londres, et admis tout d'abord dans la meilleure société, de par son nom et sa grande fortune, il s'était bientôt vu chasser de partout et en être réduit à vivre dans le monde interlope des jockeys et des danseuses de bas étage.

Après avoir fait tous les mauvais coups possibles, il se décida à unir son sort à celui d'une fille tarée qui le planta là un beau matin, après l'avoir ruiné.

Il est mort à trente-et-un ans, usé, déplorable et ne laissant que des dettes et une mémoire flétrie.

* * Faucher de Saint-Maurice a eu cinquante ans il y a quelques jours, et personne n'y a fait attention, à part quelques amis, quelques fidèles qui le connaissent et l'apprécient.

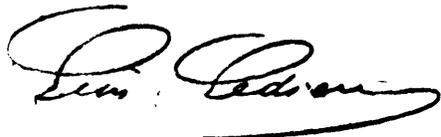
Le soir de ses cinquante ans, j'étais chez lui, au milieu de ses souvenirs, de ses tableaux, de ses belles choses de France, d'Algérie, du Mexique, d'ailleurs, de partout, et je me disais :

— Comment se fait-il que Faucher ait cinquante ans ?

— Faucher de Saint-Maurice n'a pas cinquante ans, c'est un ancêtre, un vieil homme, un aïeul.

Faucher est un Français transplanté dans la Nouvelle-France, qui s'est fait à peu près tuer au Mexique et qui, heureusement a écrit ses mémoires.

Vive Faucher !



CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Mgr P. Larocque, évêque de Sherbrooke, célébrera le 8 mai prochain, le vingt-cinquième anniversaire de son ordination. Une grande soirée musicale et dramatique sera donnée à cette occasion par les élèves du séminaire de Sherbrooke.

* *

Les journaux bien informés annoncent qu'une grève colossale est en train de s'organiser dans l'Etat d'Ohio. Les mineurs de charbon, dont beaucoup sont déjà sans ouvrage, veulent se mettre en grève. On estime que le nombre des grévistes sera de 225,000 !

* *

Jeudi dernier, a été guillotiné à Dijon, en France, un misérable, qui avait assassiné sa mère et sa femme ; selon les dispositions du code français envers les matricides, il a été conduit au supplice nu-pieds, seulement vêtu d'une chemise et d'un pantalon, et la tête couverte d'un voile noir.

* *

La grande fête de l'agriculture et de la colonisation a été célébrée avec éclat dimanche dernier à Notre-Dame de Montréal. L'abbé mitré de la Trappe d'Oka, le T. R. P. Antoine officiait pontificalement, assisté de MM. Marie, G Gauthier et Z. Décarie.

M. l'abbé Th. Provost, missionnaire agricole, a prononcé le sermon de circonstance.

* *

Un journal allemand annonce que la police a découvert à temps un complot anarchiste contre la vie de l'empereur Guillaume, lors de son dernier voyage à Venise. On se rappelle que l'empereur avait refusé d'assister à une soirée de gala, donnée en son honneur, sous prétexte qu'il n'allait jamais au théâtre le dimanche. On sait maintenant que la véritable raison de ce refus était la découverte subite du complot en question.

La révolution du Brésil est finie. L'amiral de Mello, avec 1,500 hommes, a dû se réfugier dans l'Etat de l'Uruguay. Les soldats sont épuisés de fatigues et de faim, couverts de blessures et manquant de tout. Son vaisseau de guerre l'*Aquidaban* a été coulé par une torpille : selon les uns, le navire était alors abandonné par son équipage, selon les autres, il y a eu un vif combat, et le navire aurait sombré, entraînant avec lui ses derniers défenseurs.

L'amiral Mello attribue sa défaite à l'insubordination de deux de ses généraux qui auraient refusé de le seconder dans le plan de campagne qu'il s'était tracé.

* *

Leurs Excellences lord et lady Aberdeen, ont visité, hier, le collège du Mont Saint-Louis, où ils ont reçu une brillante réception. Reçus par un salut militaire tiré par les Cadets de l'institution, les illustres visiteurs ont été conduits dans les diverses parties de l'établissement où ils ont admiré le travail des élèves, ainsi que le bon ordre qui règne dans le vaste collège. Des adresses ont été lues par MM. Hudon, Sullivan et Coutlée. Lord Aberdeen a répondu en termes élogieux pour les directeurs et les élèves du Mont Saint-Louis.

"Ce n'est pas, a-t-il dit, la première fois que la comtesse et moi visitons des établissements tenus par les Frères des Ecoles Chrétiennes, et nous avons toujours constaté avec plaisir que leur grand ordre a fait un bien immense dans diverses parties du monde."

Les exercices gymnastiques et militaires des Cadets, sous les ordres du major Atkinson, ont surtout attiré l'attention et les applaudissements des distingués visiteurs, qui se sont retirés visiblement enchantés.

* *

On est toujours dans les trances, à Washington, où l'on attend l'arrivée de l'armée de Coxey comme on attendrait le jugement dernier. Les gros bonnets, surtout ceux dont les splendides résidences avoisinent le Capitole, se sont sentis pris subitement d'un irrésistible désir d'aller respirer, avec leur famille, l'air pur et vivifiant de la campagne. Les plus courageux, ceux que leur grandeur attache (souvent malgré eux, hélas !) au rivage, font des préparatifs sérieux pour recevoir dignement cette armée d'un nouveau genre. On a requis les services des garnisons et des citadelles voisines de la ville ; on fait faire quotidiennement aux policemen des exercices militaires, et on leur a distribué un manuel sur l'art de la guerre pratiqué en pleine rue, etc. Tout cela n'est pas très gai ni très amusant. Cependant, on dit que le député démocrate, M. Hines, aurait proposé au gouvernement un moyen efficace de se débarrasser de ces visiteurs importuns.

"Il suffirait, dit-il, de voter la modique somme de \$10,000 pour faire réparer quelques routes dans la Colombie. Je puis prédire, a ajouté M. Hines, que moins de \$500 seront dépensées. L'armée se dispersera si rapidement, que plus de \$9,500 rentreront dans le trésor. Si on avait adopté une mesure de ce genre, il y a une semaine, l'armée de Coxey serait déjà débandée."

Reste à savoir si l'opinion du rusé député se réalisera !

M. Sovereign, le grand-maître des Chevaliers du Travail, a dit à ce sujet, lors de son passage à Montréal, qu'il redoutait réellement du trouble à Washington lors de l'arrivée de Coxey, non pas, peut-être, à cause des violences et des dommages qui en résulteraient, mais à cause de l'affreuse dépression qui règne déjà depuis si longtemps aux Etats-Unis.

* *

Léon Man.—Reçu votre apologue qui sera prochainement publié.

Fauvette.—Veuillez nous envoyer votre adresse. La nouvelle rédaction n'a pas reçu les deux manuscrits dont vous parlez.

Gizèle.—Votre étude paraîtra aussitôt que possible.

NOS GRAVURES

LE PALAIS DES MACHINES, A L'EXPOSITION CALIFORNIENNE

Ce palais, dessiné par M. Edward R. Swain, est construit dans le style indien. Sa longueur est de 330 pieds et sa largeur de 160 pieds. L'espace qu'il offre aux exposants est de 37 000 pieds carrés. Il a de plus une annexe de 249 pieds par 45 pieds de large, contenant les chaudières et les moteurs. L'extérieur est richement orné. La hauteur de l'édifice, à la clef de voûte, est de 42 pieds. Le style oriental de ce palais et les couleurs brillantes dont il est couvert lui donnent un aspect des plus charmants.

MOYENS DE LOCOMOTION A CEYLAN

Les fiacres sont très usités à Colombo. Seulement, ils ne sont pas traînés par des chevaux. Ce sont des hommes qui sont chargés de les véhiculer. Ils s'acquittent de cette fonction avec une célérité qui ne laisse pas souvent que d'être très dangereuse car ils considèrent la chaussée comme un domaine leur appartenant, et ils n'ont aucune cure des piétons qui se garent comme ils peuvent. Et comme un grand nombre de rues de Colombo sont encore privées de trottoirs, on comprend que, dans de pareilles conditions, la promenade devienne rapidement un véritable travail.

MORT D'UN AÉRONAUTE

L'aéronaute Austen Wilton, qui fit durant ces dernières années un grand nombre d'ascensions mouvementées en Amérique, en Italie et en Belgique, a fait dernièrement avec son ballon *Quand-Même*, une ascension au cours de laquelle il a trouvé la mort dans des circonstances particulièrement émouvantes.

Annoncée depuis plusieurs jours, l'ascension du *Quand-Même* avait attiré à Cannes, dans la rue d'Oustinoff et sur le boulevard de la Croisette un grand nombre de curieux, et vers trois heures de l'après-midi l'enceinte réservée où s'opérait le gonflement de l'aérostat renfermait environ deux mille personnes.

M. Wilton présidait lui-même aux divers préparatifs de l'ascension, s'assurant que toutes les précautions étaient bien prises et que le ballon était en parfait état.

Le moment de partir arrivé, M. Wilton prend place sur une simple corde attachée à l'aérostat et, se tenant à dix mètres de l'extrémité du *Quand-Même*, il prononce le "lâchez tout" traditionnel. Le ballon s'élève rapidement dans les airs, arrivant ainsi en quelques minutes à une altitude de quinze cents mètres environ.

Là, au lieu de continuer à monter, l'aérostat rencontre un courant allant du sud-est au sud-ouest et se dirige lentement vers la Méditerranée. La foule suit avec anxiété cette marche inquiétante. Bientôt on voit le ballon se dégonfler et approcher de la mer avec une rapidité vertigineuse.

Tout à coup, l'aérostat s'abat comme une masse à 1,800 pieds du rivage, et le malheureux Wilton, précipité dans les flots, se débat péniblement puis disparaît, entraîné par l'ancre de l'aérostat attachée à la corde qui le retenait lui-même.

A ce moment, quelques bateaux de plaisance bientôt suivis de la chaloupe du *Foros* yacht russe mouillé dans le port, s'empressent d'accourir et de porter secours ; mais ce n'est qu'après vingt minutes de recherches que l'on parvient à retirer de l'eau le corps de Wilton.

Avec un dévouement méritant d'être signalé, les marins du *Foros* lui prodiguent tous les soins, intelligemment guidés par le médecin du bord.

On s'aperçoit que dans sa chute, Wilton s'est blessé grièvement à la tempe droite et qu'une syncope l'a mis dans l'impossibilité absolue de nager pour attendre les secours qu'on lui apportait. Le corps de l'infortuné a été porté le soir au dépôt-taire.



(Illustrations par Edmond-J. Massicotte.)

IV

CONCLUSION



Le lendemain du jour où vous avez vu les quatre amis rassemblés dans la chambre d'Horace pour délibérer sur la manière de passer la soirée, si vous aviez pu jeter un regard furtif dans cette chambre, vous l'auriez trouvée dans un état des plus déplorable.

Un faible rayon de lumière pénétrant obliquement à travers les rideaux sombres de la fenêtre permettait à peine de distinguer dans la demi-obscrité, le désordre qui régnait dans l'appartement et qui n'était certainement pas un effet de l'art. Pantalons, chemises, chaussettes gisaient pêle mêle sur le plancher.

Dans le fond, sur le lit, reposaient sous d'épaisses couvertures, deux corps étendus et immobiles. C'étaient Horace et Jacques qui, réparant leur perte de sommeil de la veille, dormaient encore profondément.

Au point du jour, à leur arrivée dans la chambre du premier, après leur copieux et gai souper, ils s'étaient débarrassés à la hâte de leurs vêtements, les jetant ici et là, au hasard ; et s'étaient mis immédiatement au lit. Ils avaient joui d'un sommeil ininterrompu jusqu'à l'instant où nous jetons un coup d'œil indiscret dans l'intérieur de la pièce.

Enfin, l'un des dormeurs remua et s'ébriqua longuement ; il se frotta ensuite les yeux et dit à son compagnon :

—Dors-tu, Jacques ?

—Oai, répondit l'autre.

—C'est bien. Quand tu seras réveillé, tu te lèveras.

En disant cela, il saute à bas du lit et regarde à sa montre.

—Onze heures, dit-il, je crois que tu ferais mieux de te lever tout de suite, nous avons juste le temps de nous habiller et d'aller faire une petite marche d'appétit avant midi.

Jacques s'étira, bâilla et se frotta les yeux à son tour.

Horace avait écarté le rideau de la fenêtre et avait passé un pantalon quelconque qui s'était trouvé à portée de sa main. Jacques passa à son tour le sien et se dirigea vers la table pour prendre un verre qu'il venait d'y apercevoir. Il s'arrêta tout à coup en chemin et, les yeux fixés sur ce meuble, il semblait absorbé dans des réflexions profondes.

Horace, qui s'était assis sur le bord du lit pour mettre ses bottines, remarqua cette attitude sans pouvoir la comprendre et demanda à Jacques qu'est-ce qu'il regardait ainsi.

—Ne trouves-tu pas, répondit celui-ci, que cette table présente un aspect intéressant ?

—Non, qu'a-t-elle de particulier ?

—Regarde comme ces objets y sont disposés d'une manière bizarre.

Horace se mit à considérer avec plus d'attention ce qui avait ainsi frappé son ami.

Deux livres, l'un de Voltaire et l'autre de Flammion, un chapelet, un verre de bière à demi vidé, une pipe, une cigarette à moitié brûlée, de la menue monnaie, un passe-partout et deux cannes se croisant comme deux fleurets engagés, formaient, en effet, un assemblage assez pittoresque par la variété des objets réunis et par le contraste qu'ils représentaient, disposés qu'ils étaient d'une manière telle que l'art n'aurait pu en égaler la vérité. Il y avait là un joli sujet de tableau, tout un poème de jeunesse, tout une révélation de

cette vie de bohème telle que Murger l'a si bien racontée.

Les livres témoignaient des habitudes studieuses et des goûts littéraires de ceux qui habitaient ou fréquentaient ce lieu ; le verre unique et à demi vidé révélait la communauté et la satiété, les deux cannes et le passe-partout indiquaient assez clairement que quelqu'un était entré la veille à une heure indue, et les quelques pièces blanches qui avaient été sauvées du naufrage semblaient être un reproche pour ceux dont la prodigalité avait été cause qu'un si grand nombre de leurs compagnes avaient sombré dans l'agitation du soir précédent ; tandis que le chapelet, dernier vestige des sentiments religieux dans lesquels les viveurs avaient été élevés, était là comme pour leur rappeler en ce moment le temps d'innocence et de paix de leur enfance, maintenant envolé pour toujours.

—Comprends-tu, dit Jacques quand il vit son compagnon sourire.

—Oui, c'est en effet d'une disposition assez poétique. Il ne manque qu'une Musette pour que l'illusion soit complète et que je me croie un véritable bohème.

—La gorge me brûle, veux-tu boire ? demanda Jacques en prenant le verre.

Horace était distrait et n'entendit pas. Tout en terminant sa toilette, il laissait sa pensée errer loin, bien loin, dans les nuages.

Jacques mit sa lèvres sur le bord du verre et fit une horrible grimace. Il en jeta le contenu et le rempli d'une eau fraîche qu'il but d'un trait. Il ouvrit ensuite le carreau de la fenêtre et respira l'air à pleins poumons.

Quand leur toilette fut terminée, les deux amis, qui sentaient le besoin de se remettre, se hâtèrent de sortir.

Dès qu'ils furent dehors, ils respirèrent avec volupté l'air pur de cette froide journée de décembre et se sentirent envahir par un sentiment de bien-être indéfinissable.

Ils se dirigèrent d'un commun accord vers la rue Saint-Denis, qu'ils montèrent dans la direction de la rue Sherbrooke.

C'était leur itinéraire accoutumé. Depuis des années, il avaient pour habitude, quand le temps était beau ou qu'ils se sentaient portés à la causerie, de suivre cette route de préférence à toute autre, dissertant sur la littérature, les étoiles ou l'infini. D'autres fois, la conversation prenait un caractère plus intime ; ils se racontaient leurs amours passées, ils parlaient de leur situation présente ou se faisaient part de leurs rêves d'avenir.



Il fit une horrible grimace

Et ils allaient ainsi, sans se rendre compte de la distance parcourue, et quand tout à coup ils s'apercevaient qu'ils avaient franchi depuis longtemps les limites de la ville, ils revenaient sur leurs pas par le même chemin sans interrompre autrement la conversation commencée.

Que de confidences ne s'étaient-ils pas faites ainsi, le dimanche après-midi, quand souriait le soleil resplendissant, ou le soir sous le regard mystérieux des astres constellant un ciel pur et serein !

C'est alors qu'ils pouvaient apprécier le bonheur d'avoir sur terre quelqu'un qui sait nous comprendre

et à qui on peut révéler les pensées les plus secrètes de notre âme sans crainte d'être trahi.

Ce matin-là, cependant, ils ne se sentaient pas enclins à la conversation et marchaient sans se parler ou presque.

Comme ils arrivaient à la rue Sherbrooke, ils faillirent se heurter à deux jeunes filles qui, venant de l'Ouest, tournaient le coin pour descendre la rue Saint-Denis. Ils reconnurent, avec surprise, leurs amis de l'Opéra.

Ils s'arrêtèrent pour leur dire quelques mots. Le regard persistant de l'une et le sourire un peu moqueur de l'autre leur remit en mémoire leur mésaventure de la veille.



Ils reconnurent leurs amis de l'Opéra

Après avoir échangé quelques phrases banales, la certitude qu'ils avaient qu'ils devaient porter sur leur figure des marques non équivoques des fatigues causées par les vapeurs du Bourgogne et la fumée des "El Padre," ils les quittèrent discrètement et continuèrent leur marche, afin que, sous l'action de cet exercice salutaire, les indices révélateurs que portait leur physionomie pussent disparaître tout à fait.

Un bon et substantiel déjeuner qu'ils prirent à leur retour acheva de les remettre complètement.

Quant aux deux autres, je me contenterai de dire qu'Arthur dormit toute cette journée là et que Louis se plaignit du mal de tête pendant deux jours.

C'est ainsi que se termina cette soirée de gala, qui prouva une fois de plus la vérité du proverbe qui dit qu'on n'a jamais de plaisir sans peine, et laissa dans l'esprit de chacun le souvenir impérissable du vingt-cinquième anniversaire de la naissance d'Arthur.

Tous ces détails, qui m'ont été communiqués par les quatre héros eux-mêmes, m'ont paru fort intéressants et j'ai cru que les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ pourraient penser comme moi. C'est pour eux que je les ai recueillis. J'espère au moins avoir réussi à ne pas trop les ennuyer.

Joseph Genest

FIN

Le peuple en révolte, c'est la mer qui, dans ses colères, peut escalader les rochers, mais qui n'y reste pas. — A. ÈSÈNE HOUSSAYE.

Un homme est celui qui dit : "Voilà ce que je suis" et non celui qui dit : "Mon père a été ceci ou cela."



DÉMENAGEMENT

Nous étions deux dans ce logis,
Depuis le jour où nous montâmes,
Graves émus, les yeux rougis,
Elevant vers Dieu nos deux âmes.

Nous sommes deux pour en sortir....
Le livre est à la même page....
L'aveu coûte, sans mentir ;
Nous sommes deux, pas davantage !

Il nous plaisait, ce cher abri,
Paré pour un long tête-à-tête,
Où l'avenir nous a souri,
Où deux ans l'amour nous fit fête !

Tranquilles, nous avons goûté,
Sous le toit qu'elle sanctifie,
La tendre et pure intimité
Qui par le temps se fortifie.

Et, cependant, nous vous quittons,
Chambrette du premier ménage,
Cœurs ingrats ! et nous emportons
Tout ce passé dans le bagage !

Bientôt, l'oubli, dans son lointain,
Effacera, comme un vain songe,
L'asile où pour nous le destin
A noué ce fil qui s'allonge.

Bientôt, de ce foyer discret
D'autres vont profaner le charme.
Et nous partons ! Et nul regret
N'attendrit nos regards sans larme.

C'est qu'au logis décoloré
Il a manqué le bien suprême ;
C'est que l'enfant n'a pas pleuré,
C'est qu'il manque un chant au poème.

O la plus étrange des lois !
Est-on seul ? à deux l'on veut être ;
Est-on deux ? l'on veut être trois :
L'amour est né, l'enfant veut naître

Adieu, petit coin bien-aimé,
Où fut le lit, où fut la table,
Où maint flambeau s'est consumé
Dans mainte veille interminable !

Adieu, petit foyer sans bruit,
Bosquet muet et sans ramage,
Grenier sans blé, jardin sans fruit,
Printemps sans fleur et sans feuillage !

Adieu ! le ciel qui nous bénit,
Peut-être sourit à l'échange,
Cage qui n'a pas eu de nid,
Vigue qui n'a pas fait vendange !

EUGÈNE MANUEL.

LE JARDIN DE BÉBÉ

A mon ami A. D.

C'en est fait on l'a placée dans sa dernière demeure !

A la Côte-des-Neiges.

Elle aurait trois ans aujourd'hui la pauvre petite. Anniversaire anticipé on ne te célèbre pas, comme on s'y attendait.... Aujourd'hui, on la sort du charnier où elle est depuis quatre mois pour l'enterrer là, dans ce coin de cimetière qu'on appelle "son terrain." Elle reposera à l'ombre des lilas blancs et des roses blanches. Les myosotis au cœur d'or, les belles pensées et le muguet pousseront sur sa tombe, grande comme le berceau qui la portait le jour de sa mort.

Et les parents qui pleurent encore sont venus aujourd'hui revoir pour la dernière fois leur petit ange, remplacer les couronnes d'immortelles et les croix de fleurs artificielles par une gerbe de lys blancs.

On a reconnu ce petit visage pâle comme la cire, on a revu les petits souliers blancs et la longue robe de baptême de l'unique enfant.

Ce qu'il y a de plus triste c'est qu'elle disparaît de nouveau et à jamais, à cette saison de renouveau, au moment où les bourgeons vont éclater, au moment où les lilas sont en fleurs.

Alors la tombe de bébé va disparaître, adieu, adieu.

C'est bien, bien fini.

Quelle tristesse, le cœur se serre, les yeux s'emplissent de larmes et, chose singulière, le père pleure le premier.

La force lui a manqué.

La terre se baigne de nouveau avec toutes ces larmes, et les souvenirs viennent en foule.

On la voit encore avec ses premiers sourires, avec ses premiers baisers, avec ses premières paroles toutes d'amour pour ses parents.

On se raconte des histoires comme si on ne les connaissait pas, comme si on ne les avait pas déjà racontées plus de cent fois.

On se rappelle ses réparties d'enfant, on les repasse toutes, on récapitule cette vie si courte qu'elle a passé plus vite qu'un rêve.

On la voit, leste et pimpante, suspendre des guirlandes de fleurs aux rustiques oratoires de la petite Madone d'albâtre.... On la voit malade, on la voit mourir, on voit le cierge béni qui brûlait à côté du berceau pendant son agonie ; lorsque la mèche tombait, l'enfant s'éteignait aussi.

Et l'inhumation.

Et l'exhumation.

Et les larmes redoublent.

On pense alors à ce que serait l'enfant plus tard.

Une grande jeune fille, douce et tendre. Comme elle serait jolie, avec ses grands yeux bleus et sa petite bouche.

Et comme elle eût été compatissante, grande demoiselle, elle qui donnait déjà aux pauvres, avec joie, l'argent de sa tirelire. Pauvre mignonne, on ne te verra plus. Il ne reste que ton souvenir, et cette corbeille de fleurs artificielles, cette croix d'immortelles....

Le pèlerinage à la Côte-des-Neiges est terminé. On a tari toutes ses larmes.

Il faut s'arracher définitivement, irrévocablement, pour toujours, de ce morceau de terre qui renferme tant d'amour, tant d'espérances évanouies. On s'en va, non en priant pour l'âme de l'enfant, — à cet âge, on est un ange, — mais pour l'invoquer comme on invoque un chérubin.

La mère, levant ses regards vers le ciel se console, pourvu que Dieu lui fasse la grâce de rejoindre un jour l'âme de l'enfant qui a emporté tout son cœur avec elle.

Fauvel

LA TOILETTE DE NAPOLEON IER

D'un homme tel que Napoléon Ier tout intéressé : il est donc naturel que des érudits se donnent un mal énorme à compiler les factures, les mémoires, les archives, les correspondances pour découvrir quelque détail inédit sur la vie privée de l'empereur. D'ailleurs, ces petits faits éclairent d'un jour particulier le caractère du personnage, et, ne fût-ce qu'à ce point de vue, le savant article que M. Frédéric Masson, chargé de la publication des mémoires et papiers du prince Napoléon, vient de publier dans la *Vie contemporaine* (*Revue de Famille*) offre un intérêt de premier ordre. Il a trait au lever de Napoléon Ier, et la description, appuyée jusque dans les moindres détails de documents authentiques, en est d'une exactitude minutieuse incomparable. On en jugera par ces quelques extraits :

Napoléon, subitement éveillé, badinait un instant avec son valet de chambre : "Ouvre les fenêtres, lui disait-il, que je respire l'air que Dieu a fait." Quoique frileux dans les appartements, l'empereur aimait l'air : il avait horreur des mauvaises odeurs, de l'odeur de renfermé ; l'odeur de la peinture le rendait malade, et cette passion de l'air neuf au matin est caractéristique de ses sensations d'odorat.

Pendant que l'empereur parcourait les journaux, ces journaux étroits et courts dont lui seul remplissait les colonnes et où le moindre alinéa qu'il n'avait point ordonné lui sautait aux yeux, le service rapidement se faisait. Un valet de chambre d'appartement rallumait les feux si on était en

hiver, et le feu plaisait tard en saison à Napoléon. Puis l'empereur demandait les noms des personnes qui attendaient dans le premier salon, et disait celles qu'il voulait voir. Le maître de la garde-robe, qui par fonction assistait à la toilette, et le grand maréchal entraient sans attendre d'ordre, puis, à leurs jours, Corvisart, premier médecin, et Ivan, chirurgien ordinaire.

Corvisart, donc, ne paraissait guère à la toilette, que le mercredi et le samedi. Napoléon l'accueillait par des plaisanteries :

— Vous voilà, grand Charlatan ! Avez-vous tué beaucoup de monde aujourd'hui ?

Et Corvisart répondait sur le même ton, se laissait tirer et frotter les oreilles, savait profiter du moment opportun pour solliciter, et était un de ceux par qui passaient quantité d'aumônes.

Après le bain qu'il prenait très chaud et qui durait une heure, on procédait à la barbe. Deux valets de chambre étaient nécessaires pour cette opération :

Constant présentait le bassin à barbe et le savon ; Roustam tenait le grand miroir du nécessaire du côté du jour. L'empereur en gilet de flanelle, s'inondait la moitié de la figure d'eau de savon, en jetait partout autour de lui ; puis il s'essuyait, prenait un rasoir à manche de nacre garni en or, qu'on avait préalablement passé à l'eau chaude, et commençait à se raser de haut en bas, ce qui au début avait amené plusieurs accidents.

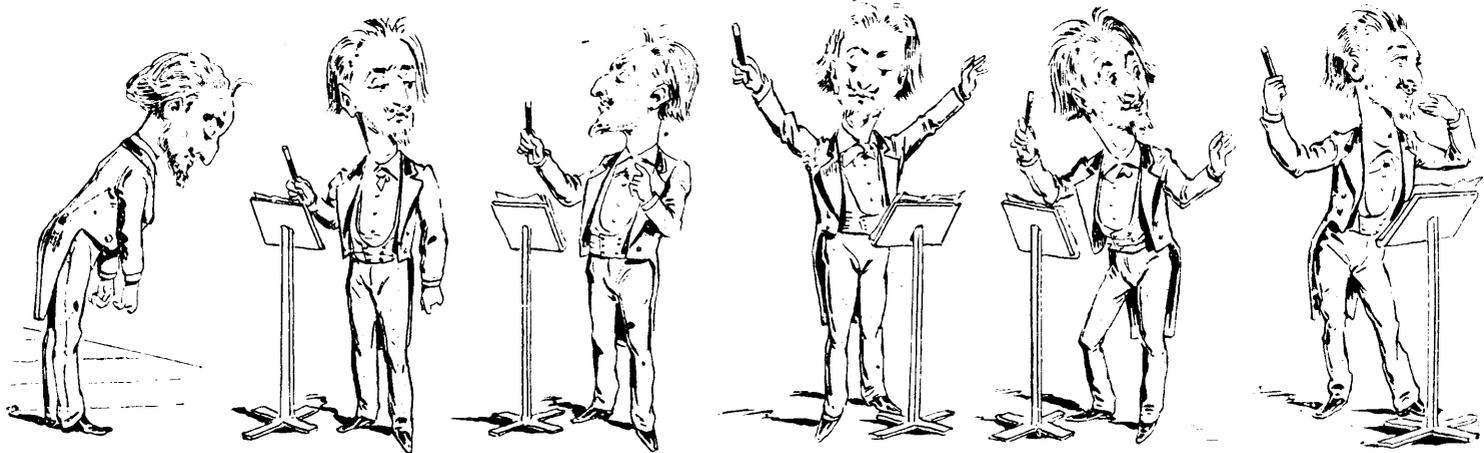
Un côté de la figure rasé, tout le monde tournait : Roustam avec son miroir passait de droite à gauche ou de gauche à droite, suivant la lumière, et l'opération continuait. L'empereur, avant de finir, demandait à chacun si la barbe était bien faite. Gai et plaisantant, il tirait volontiers les oreilles de ses valets de chambre s'il s'apercevait que quelque poil lui eût échappé.

Les ongles faits, Napoléon quittait son gilet de flanelle, se faisait verser sur la tête de l'eau de Cologne, et avec une brosse rude se frottait lui-même la poitrine et les bras. Le valet de chambre frottait ensuite avec la brosse le dos et les épaules, puis frictionnait tout le corps avec de pleins rouleaux d'eau de Cologne. Cette habitude du frottement, que Napoléon avait, disait-il, rapportée d'Orient et à laquelle il attribuait en partie sa santé, lui semblait des plus importantes. Il ne fallait pas qu'on le ménageât : "Plus fort ! disait-il au valet de chambre, plus fort ! comme sur un âne !"

Ainsi baigné, lavé, frotté, l'empereur s'habillait. Il endossait son gilet de flanelle, sur lequel, depuis 1808, il portait en campagne, suspendu par un cordon noir, un petit cœur en satin noir, du volume d'une grosse noisette. Sous l'enveloppe de soie, était une autre enveloppe en peau, dans laquelle était enfermé le poison préparé suivant la formule donnée par Cabanis à Condoret. Il eut, en 1812, du poison préparé par Yvan, selon une formule différente ; mais, dès 1808, il avait pris ses précautions.

Enfin, voici quelques renseignements sur le petit chapeau légendaire :

Ce chapeau, de castor noir, sans bordure ni galon orné seulement d'une petite cocarde tricolore soutenue par une ganse de soie noire, fourni par Poupard et Cie, palais du Tribunal, coûtait 60 fr. On devait en acheter quatre par année et chacun devait durer trois ans. Large, d'un castor relativement mou, garni en satin piqué, on le forçait encore avant que l'empereur, qui avait la tête extrêmement sensible, le portât. Cette coiffure devait être singulièrement inconfortable, car lorsqu'elle se trouvait longtemps à la pluie, le castor se détrempait, et les ailes de devant et de derrière tombaient sur le visage et les épaules ; néanmoins, Napoléon s'y tenait uniquement : elle était comme son enseigne et le désignait à tous. Ce n'était guère que vers 1802 qu'il l'avait adoptée, à l'époque où Isabey fit son portrait en pied à la Malmaison. Encore, pendant le consulat, ne s'en coiffait-il sans doute qu'à la campagne et dans l'intimité. Dans les cérémonies, il avait un chapeau brodé, sans panache. Sous l'empire même, il eut quelque velléité de se déterminer pour un casque en cuivre doré. On en trouve du moins un dans sa garde-robe.



Salut au public

Attention...

Moderato

Maestoso

Andantino agitato

Gracioso



Animato

Piu Lento

Moderato Misterioso

Adagio

Molto crescendo

Presto



Prestissimo

Diminuendo

Largo

Allegro

Doloroso

Forte



Con D delicatezza

Tempo di Marcia

Piano

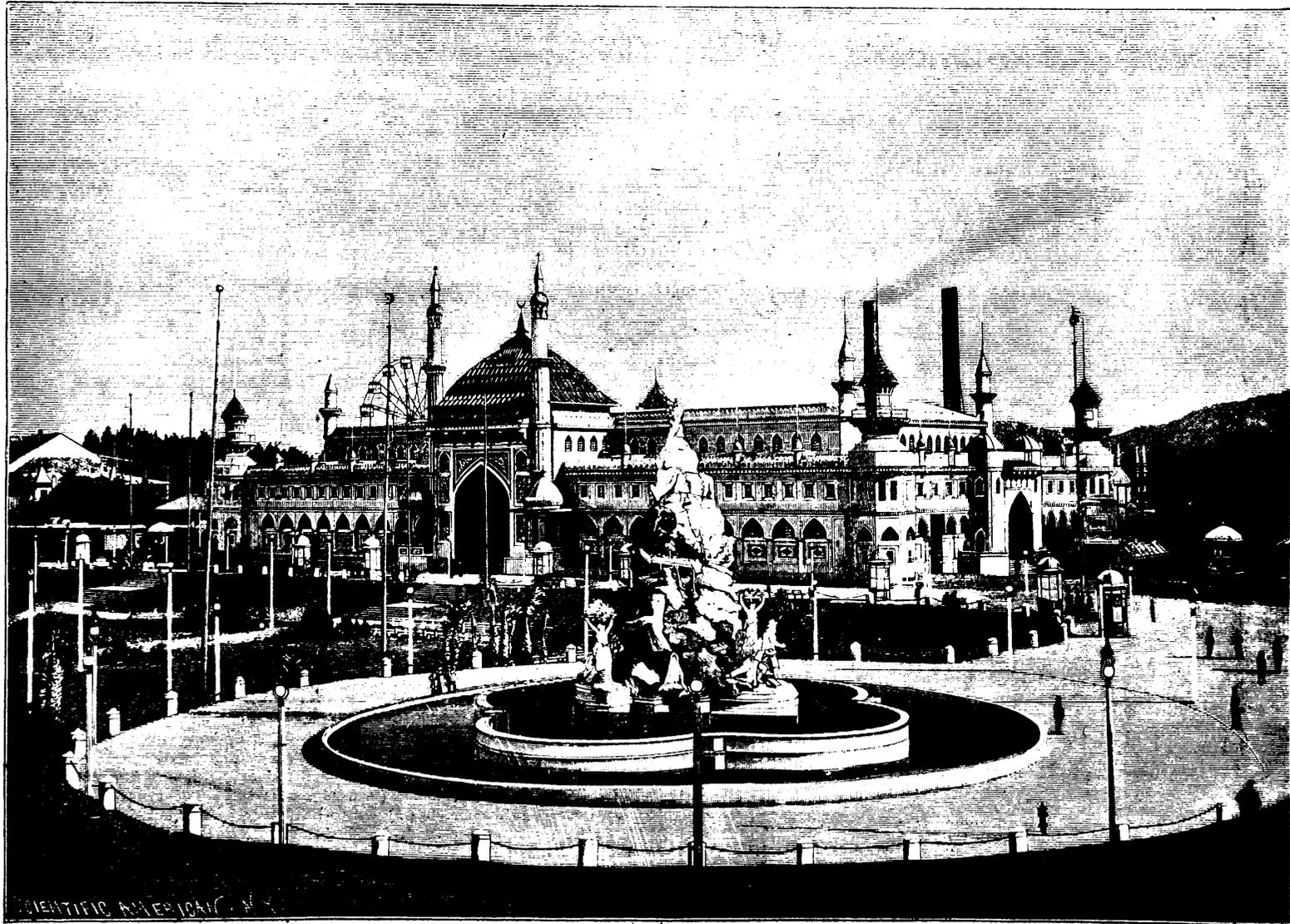
Morcendo

Point d'orgue final

Rappel



CEYLAN. — MOYENS DE LOCOMOTIONS



EXPOSITION CALIFORNIENNE. — LE PALAIS DES MACHINES

SUR UNE MARGUERITE

Sur mon cœur, pauvre marguerite,
Reste toujours, reste toujours.
Gage chéri de mes amours,
Souvenir d'elle, ô ma petite,
Sur mon cœur demeure toujours !

O douce et pâle marguerite,
Languissamment rappelle-moi
Cet instant court et plein d'émoi,
Lorsqu'en ma main l'on te mit vite,
O douce et pâle marguerite !

Et doucement dans son absence
Longue comme une éternité,
Comme un brillant soleil d'été
Fais luire à mes yeux l'espérance
Tout doucement dans son absence.

GASTON DAMOUR.



RÊVE D'AMOUR

I



OUR remercier les autorités et la ville de Toulon de l'accueil chaleureux qu'ils avaient reçu à leur retour du Tonkin, les officiers de la frégate *Neptune* donnaient une fête à bord.

Des embarcations, pavées aux couleurs nationales, stationnaient près du quai pour transporter au navire

l'élite de la société toulonnaise ; les marins qui les montaient avaient un air de fête en rapport avec la circonstance.

Un jeune matelot de dix-huit à vingt ans, que ses cheveux noirs et bouclés et sa fine moustache, son costume d'un tissu plus fin, et je ne sais quel charme dans la physionomie distinguaient du reste de l'équipage, accourait de la ville et, s'adressant à un vieux timonier :

— Les voilà ! dit-il.

Le matelot regarda le jeune homme sans répondre.

— Vous m'en voulez, maître Renault, reprit doucement le nouvel arrivé, parce que je me suis absenté vingt-quatre heures sans vous en prévenir, mais j'avais l'autorisation du lieutenant.

— C'est bien ! répondit Renault en mâchant sa chique avec fureur.

Le jeune marin sauta légèrement dans la yole, qu'au superbe tapis qui la couvrait et aux coussins posés sur les bancs de l'arrière, on reconnaissait pour le bateau du commandant.

Après avoir étendu avec soin un ample manteau de femme à la meilleure place, il s'assit vis-à-vis du contre-maître.

Après un assez long silence, Renault s'adressa au jeune homme :

— Qu'avez-vous fait à terre, Georges ?

— Je me suis promené, répondit-il en rougissant.

— Où êtes-vous donc allé ? demanda le timonier en regardant fixement son interlocuteur.

— Je ne suis pas sorti de chez M. Ferney, dit timidement Georges.

— Et quel plaisir y trouves-tu ?

— Je vois Mlle Madeleine, la fille de mon protecteur.

— Ça te fait une belle jambe ! dit Renault avec humeur.

Georges était fils d'un contre-maître qui avait servi sous les ordres de M. Ferney.

Le brave marin mourut victime de son devoir et, au moment d'expirer, il avait recommandé sa femme et son enfant à son chef. La gêne, le cha-

grin, l'isolement, minèrent la santé de la jeune veuve. Sentant qu'elle laisserait bientôt son fils seul, sans appui, elle résolut de lui assurer un protecteur. M. Ferney lui avait témoigné de l'intérêt ; il était devenu préfet maritime : elle lui recommanda son petit Georges, alors âgé de six ans. M. Ferney prit l'enfant dans ses bras et promit d'en avoir soin. Huit jours après, la jeune veuve n'était plus, et Georges jouait chez son protecteur avec la petite Madeleine, de deux ans plus jeune que lui.

Quand il eut atteint sa douzième année, il fut embarqué sur la frégate *Neptune* et recommandé au contre-maître Renault.

Il y servit depuis plus de six ans, le jour où les officiers attendaient leurs invités.

— J'aperçois le commandant, dit Georges, dont les yeux, depuis un instant, étaient fixés dans la direction d'une des principales rues qui conduisent au quai.

Le vieux timonier se leva et, approchant de ses lèvres un sifflet d'argent, il en donna trois coups. A l'instant, les matelots prirent place dans les chaloupes, les mains appuyées sur leurs avirons ; d'autres formèrent la haie sur le quai. Tous étaient à leur poste, lorsque le commandant parut, accompagné d'un grand nombre d'officiers et de dames.

Il donnait la main à une jeune personne dont les traits offraient une expression de douceur que la plume ne peut dépeindre. C'était une de ces natures destinées à se faire adorer et dont le regard éveille dans l'âme un attachement subit et durable. Ses yeux noirs et doux, sa bouche au sourire mélancolique, une timidité et une ingénuité entraînant, enfin de ces choses que l'œil voit moins que le cœur, faisaient de Madeleine une jeune fille charmante. Si à première vue on ne l'adorait pas, du moins on ne l'oubliait plus.

Le commandant descendit dans son canot et lui offrit la main : elle posa deux fois le pied sur le bord de l'embarcation, et deux fois le retira comme effrayée.

— As-tu donc peur, Madeleine ? lui dit son père, qui se trouvait près d'elle.

La jeune fille sourit et, s'abandonnant avec ce charme que l'on ne trouve que chez certaines femmes à l'appui de la main qui la soutenait, elle sauta dans le bateau et s'assit sur les coussins qui y étaient préparés.

Pendant le moment de confusion qu'occasionnait l'embarquement des autres dames, Madeleine se trouva seule à l'arrière, et ses yeux tombèrent sur Georges, qui, appuyé sur une rame en face d'elle, était resté immobile à la contempler.

La jeune fille rougit un peu et baissa la tête ; mais, relevant les yeux, elle sourit au jeune marin et lui demanda s'il avait apporté le manteau qu'elle lui avait confié.

— Il est derrière vous, mademoiselle, répondit Georges d'une voix douce et tremblante, sans détourner ses regards qu'il tenait fixés sur la jeune fille avec une attention passionnée.

Madeleine le remercia à voix basse et affecta de regarder d'un autre côté.

Les barques étant pleines, le commandant donna l'ordre du départ ; au coup de sifflet du contre-maître, la première chaloupe partit comme un trait et les autres la suivirent de près.

Madeleine était assise entre le commandant et un jeune lieutenant nommé Dorval.

Cet officier avait l'air hautain et arrogant, mais près de Madeleine il semblait perdre une partie de sa vanité et avait pour la jeune fille de ces attentions qui font deviner une admiration particulière.

Elle y répondaient avec distraction, et ses yeux rêveurs, qui s'égarait sur la magnifique rade où l'on entrerait, se reportaient fréquemment sur le jeune matelot que son allure distinguée et sa cravate de soie blanche faisaient remarquer.

Dorval parut contrarié de cette préoccupation et garda le silence jusqu'au moment où l'on aborda la frégate.

Tout était prêt pour recevoir avec éclat les invités et pour contribuer à rendre la fête splendide. Une délicieuse musique, exécutée par des artistes invisibles, semblait s'élever des vagues comme le chant des sirènes. Bientôt le dîner fut servi, et les matelots, auxquels une distribution extraordinaire avait été faite, eurent leur part de réjouissances.

II

Un seul faisait exception et se tenait à l'écart. Adossé à l'affût d'un des canons de l'avant, il suivait d'un regard distrait les vagues qui venaient battre le navire. De temps en temps, des voix et des rires parvenaient du salon jusqu'à son oreille ; alors, il se tournait comme involontairement vers ce lieu où ses chefs s'abandonnaient aux conversations joyeuses, et des larmes gonflaient ses paupières.

Le dîner terminé, tous les convives montèrent sur le pont pour jouir du magnifique spectacle qui s'offrait aux yeux.

Tandis que la plupart se répandaient sur le gaillard d'arrière, Madeleine qui, dans cette foule, était peut-être la seule personne dont le cœur ne fut pas tout au plaisir, s'était arrêtée et s'appuyait sur un bordage. Elle était perdue dans une vague contemplation. A la fin, son regard, en se promenant au hasard, se reporta sur le navire et elle tressaillit : Georges était près d'elle, immobile. Madeleine demeura un instant indécise, puis, s'hardissant, elle fit un pas vers le jeune marin et lui dit :

— Vous avez l'air triste, Georges ; qu'avez-vous ?

Le jeune homme baissa la tête et ne répondit rien ; Madeleine lui répéta d'une voix plus douce et plus troublée :

— Qu'avez-vous, Georges ?

Georges secoua la tête et une larme tomba sur la main que la jeune fille tendait vers lui.

— Au nom du ciel, qu'avez-vous ? répéta-t-elle tout émue.

Madeleine n'eut pas le temps d'en dire d'avantage.

— Je vous cherchais, mademoiselle, dit le lieutenant Dorval en s'approchant ; tout est prêt pour le bal, et je vous prie de me faire l'honneur de m'accorder la première danse.

Madeleine le remercia avec embarras, adressa un regard à son ami d'enfance et rejoignit la compagnie au bras de l'officier.

Bientôt la musique se fit entendre, et le bal commença.

Celui-là seul qui n'a pu accompagner la femme aimée dans une fête comprendra ce que Georges souffrait. Il se promenait avec agitation, se rapprochant, par moments, de la salle de bal, puis il fuyait à l'autre bout du navire avec une sorte de désespoir. Un instant, il eut la pensée d'aller les marins chargés d'offrir les rafraîchissements, afin de pénétrer dans la salle, mais l'idée de paraître devant Madeleine pour servir d'autres qu'elle, lui fit déposer le plateau dont il s'était déjà emparé. Alors il revint s'asseoir sur l'affût près duquel elle lui avait parlé, et là, il repassa tous les jours écoulés.

Un seul lui rappelait un bonheur qu'il eût alors payé de toute sa vie.

C'était celui où, pour la première fois, il avait quitté sa protectrice, son amie. Madeleine elle-même avait préparé son léger bagage et avait caché, en pleurant, ses économies d'enfant, avec un petit médaillon auquel elle avait attaché une mèche de ses cheveux. Quand le moment du départ arriva, elle pleurait sans vouloir être consolée. . . . Il lui prit les deux mains, puis à voix basse :

— Adieu, Madeleine ! s'écria-t-il ; et ses lèvres effleurèrent les joues humides de la fillette, qui lui dit en le regardant de ses grands yeux voilés par les larmes : " Georges ! . . . " rien que cela. Mais ce mot était une promesse.

Et, depuis, ils étaient devenus, pour ainsi dire, étrangers l'un à l'autre : chacun d'eux, sorti de l'enfance, avait pris la place que lui donnait son rang dans la société, et Georges était resté dans une condition qui lui défendait même de rappeler tout haut ses jeunes souvenirs.

Il était à cet âge où l'on aime de toutes les forces de l'âme ; il aimait comme peut aimer un être isolé, sans parents, sans amis, et qui n'a qu'un seul attachement sur terre.

III

Déjà, la nuit devenait plus sombre, la vue ne distinguait plus les navires à faible distance, ni les côtes les moins éloignées. Georges était tou-

jours pleins dans ses tristes pensées, quand Madeleine, quittant le salon, monta sur le pont, où quelques couples étaient allés respirer l'air du soir. Elle retrouva le jeune marin à l'endroit où elle l'avait laissé. Avant de s'approcher, la jeune fille eut un moment d'hésitation, mais elle s'enhardit et arriva tout près de lui :

— Pourquoi ne prenez-vous aucun plaisir ? dit-elle avec intérêt.

— Je n'ai pas le cœur à la joie, fit le marin.

— Pourquoi ne voulez-vous plus me confier vos peines ? demanda la jeune fille avec un accent de reproche....

Et elle ajouta tout bas :

— Vous ne m'aimez donc plus ?

— Oh ! mademoiselle !... s'écria Georges.

Et sa main allait saisir celle de Madeleine, mais il n'osa.

— Que ne me dites-vous ce qui vous attriste ? Votre état vous déplaît-il ? Vous manque-t-il quelque chose ? Dites-le moi. Qui peut vous tourmenter ?

— Mon avenir, répondit enfin le jeune homme.

— Et pourquoi cela ? N'êtes-vous pas jeune ? Vous pouvez parvenir comme tant d'autres !

— Et ma naissance ! dit le marin.

— C'est donc là la cause de votre tristesse ?

Il baissa la tête.

— Vous avez tort, continua Madeleine d'une voix tremblante, vous avez tort d'attacher tant d'importance à une humble condition que vous pouvez faire oublier.

— Jamais ! s'écria le jeune homme. Ne vois-je pas que zèle, le courage ne m'élèveront pas au-dessus du rang de contre-maître ? Jamais je ne deviendrai officier.

— Quand cela serait, avez-vous donc tant d'ambition ?

— Non, dit Georges, je ne suis pas ambitieux si un grade élevé ne doit me donner que la richesse. Mais il me donnerait un droit qui me serait plus cher, et aujourd'hui je n'aurais pas été forcé de me tenir hors de la salle de bal. J'aurais pu entrer....

— Madeleine soupira.

— Oh ! oui, je voudrais devenir officier, ne fût-ce que pour un jour !... Alors je pourrais dire, sans offenser personne, ce que j'ai dans le cœur.

— Ne pouvez-vous me le dire, à moi ? demanda Madeleine.

Elle baissa les yeux, confuse.

— Je n'oserais... dit Georges, palpitant.

— Osez, murmura Madeleine d'une voix à peine distincte.

— Madeleine, dit-il avec passion, oh ! si j'étais sûr de ne pas vous fâcher !... car c'est à vous seule que je crains de déplaire !... C'est vous qui êtes tout pour moi !... Votre souvenir m'a suivi partout, m'a soutenu, m'a inspiré... Regardez ! ajouta-t-il, en écartant la chemise rayée qui couvrait sa poitrine.

Et Madeleine aperçut le médaillon et la mèche de cheveux suspendus près du cœur du jeune homme.

— Ce talisman est là depuis le jour où vous me l'avez donné ; il m'a communiqué la patience et le courage ; il a été comme un trésor d'espérance et d'avenir qui défendait mon cœur du désespoir... Maintenant encore, il est ma vie, mon bonheur, ô Madeleine !

Exalté, égaré, il saisit la main de la jeune fille et la posa sur son cœur, près du médaillon.

— Georges ! murmura Madeleine éperdue, tu as donc toujours pensé à moi ?

— Toujours ! s'écria le jeune homme prêt à tomber à ses pieds, mais vous....

— Toujours, Georges ! dit la jeune fille d'une voix étouffée par les pleurs.

— Le marin jeta un cri, et pendant quelques minutes, on n'entendit que les noms de Georges et de Madeleine répétés à voix basse, murmurés comme des soupirs.

— Madeleine, vous ne m'oublierez pas ! dit enfin le jeune homme.

— Jamais !

— M'aimez-vous comme je vous aime ?

— Plus encore.

Il approcha le visage de la jeune fille du sien, et ses lèvres se posèrent sur ses joues humides de larmes.

IV

Ils avaient oublié la fête, le monde, l'existence. Tout à coup, une grande rumeur s'éleva.

Un craquement se fit entendre sous leurs pieds.

En ce moment, un homme accourut pour essayer de faire approcher les chaloupes : c'était Renault.

— Qu'y a-t-il, maître ? s'écria Georges.

— Le feu !... sauve qui peut !

Une grande rumeur s'éleva de nouveau ; la foule s'agitait sur le pont.

— Le feu ! répéta Renault, il gagne la soute aux poudres... nous allons sauter !

— Georges, sauve-moi ! s'écria Madeleine, près de perdre connaissance.

— Il n'y a plus d'espoir ! répondit Georges en soulevant la jeune fille dans ses bras.

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage : une détonation formidable retentit... des cris étouffés s'élevèrent encore... et tout disparut !

... Le lendemain, des embarcations cherchaient les cadavres sur la grève.

On trouva un jeune marin qui tenait une jeune fille étroitement enlacée dans ses bras ; un médaillon et une mèche de cheveux étaient encore suspendus sur la poitrine du jeune homme.

Près d'eux, gisait le corps d'un vieux matelot, dont les bras étendus semblaient indiquer l'intention de secourir le couple infortuné.

F. DE NOCÉ

L'ÉPINGLE

Lorsque son fiancé partit pour la guerre, Blanche lui fit cadeau d'une épingle qu'il jura de garder précieusement.

— Vous me la donnez, dit Pierre, sans doute pour que je pense à vous ?

— Non, dit-elle, je sais que vous ne m'oublierez jamais.

— Vous me la donnez peut-être pour qu'elle me porte bonheur ?

— Non, je ne suis pas superstitieuse.

— Je ne cherche plus à comprendre, dit Pierre, il suffit qu'elle me vienne de vous et que vous m'aimiez.

— Je vous aime, dit Blanche, mais mon épingle vous servira.

Or, il arriva qu'au feu Pierre reçut une balle dans le bras gauche et qu'il fallut le lui couper.

— Je connais Blanche, dit-il, par délicatesse elle hâtera notre mariage.

Il revint, et sa première visite fut pour elle. Comme il marchait sur la route, fier d'être au monde et d'un pas pressé, il observa sa manche vide.

Elle pendait, inerte, toute plate, on se balançait de droite et de gauche, sans mesure, on sautillait comme un tronçon de bête.

— Cette tenue négligée, dit Pierre, me ridiculise un peu.

De la main qui lui restait, il releva sa manche et l'ayant pliée en deux, il la fixa proprement à son épaule, avec l'épingle.

JULES RENARD.

FAITS SCIENTIFIQUES

LA TEMPÉRATURE INTERNE DES ARBRES.—Des expériences que M. W. Pring vient d'effectuer à Bruxelles, sur la température interne des arbres, il résulte un certain nombre de constatations intéressantes : la moyenne annuelle de la température interne d'un arbre est sensiblement égale à la moyenne annuelle de la température de l'air ; en général, il faut un jour pour qu'une fluctuation thermique soit transmise au cœur d'un arbre ; certains jours, la différence entre la température d'un arbre et celle de l'air, qui est d'ordinaire de quelques degrés, peut varier de dix degrés ; durant les fortes chaleurs, la température interne des arbres se maintient aux environs de quinze degrés ; enfin, on peut dire qu'en général le cœur d'un gros arbre est plus chaud que l'air ambiant, pendant les mois froids, et plus froid que l'air pendant les mois chauds.

INFLUENCE DE L'ALCOOL SUR LES GUÊPES.—La passion de l'alcool n'est pas le propre exclusif de l'homme, et, s'il y a des ivrognes que l'eau-de-vie rend mauvais, il y a

aussi des petites bêtes qui subissent cette mauvaise influence. Il est vrai que lesdites ivrognes n'en doivent pas être plus fiers pour cela.

Dans un discours sur l'usage de l'alcool, M. Lowson Tait, un savant anglais, raconte que les guêpes s'enivrent tout comme le roi de la création.

« J'ai remarqué, dit-il, que les guêpes attaquent avec avidité certains fruits lorsqu'ils sont très mûrs et en réalité pourris. Dans ces fruits, le sucre, suivant le processus ordinaire de la fermentation, s'est déjà transformé quelque peu en alcool. C'est sur ces fruits, et en particulier sur les raisins et sur certaines variétés de prunes, que l'on voit les guêpes se précipiter, se pressant et se disputant en grand nombre. Ensuite, absolument ivres, elles se trouvent dans un état de demi-somnolence, puis se reposent quelque temps dans l'herbe jusqu'à ce qu'elles soient revenues dans leur état normal. C'est dans ces moments de demi-ivresse que les assauts des guêpes sont le plus à redouter, aussi bien du fait de la virulence plus grande de leurs piqûres que de leur tendance à attaquer sans être provoquées. »

Des guêpes ivres ? C'est très possible après tout ; mais recherchent-elles cette ivresse, ou la subissent-elles en recueillant le sucre des fruits avancés ? C'est ce que ni M. Tait ni d'autres ne sauraient sans doute affirmer.

LE SCARPOLOGIE.—Dis-moi comment tu marches et je te dirai qui tu es. Il ne s'agit pas de montrer patte blanche pour être estimé, il faut faire voir une semelle usée suivant les règles. C'est une science nouvelle à apprendre et on l'appelle la scarpologie. Le Dr Garré, de Bâle, a essayé de la fonder il y a quelques années.

Les souliers usés valent mieux que les lignes de la main pour juger du caractère. Aux souliers, on reconnaît le manque d'énergie, l'inconstance, la disposition à être négligent et à éluder les obligations, les accès de mauvaise humeur. Mon rez une chaussure portée deux mois, et on peut analyser le caractère.

Voici des observations que cite l'Union Médicale, de Paris :

« Exemple : Si le talon et la semelle sont également usés, il s'agit d'un homme d'affaires énergique, d'un employé sûr, d'une épouse distinguée, d'une mère excellente. Si le bord externe est usé, le porteur a une tendance fantastique aux aventures, c'est un esprit entêté et hardi. Si c'est le bord interne, cela indique de l'irrésolution et de la faiblesse chez l'homme, de la modestie chez la femme. Il y a quelque temps, rapporte M. Garré, je vis entrer chez moi un étranger dont les souliers étaient usés sur le côté externe, et avaient les pointes râpées et le reste encore neuf ; je pensai : Cet homme est un coquin ; le lendemain, il était arrêté pour vol. »

LA SUBTILITÉ DE L'ODORAT CHEZ LES DEUX SEXES.—C'est un fait assez curieux, mais bien connu, que le sens du toucher est plus délicat chez les femmes que chez les hommes. On ignore généralement que pour le sens de l'odorat, c'est tout le contraire. Deux éminents physiologistes américains, les professeurs Nicholls et Browne, viennent de le démontrer d'une manière aussi ingénieuse que péremptoire.

Pour leurs expériences, ils ont fait choix d'une série de substances très odorantes : essence de girofle ou de citron, extrait d'ail, acide prussique. Ayant pris de chacune de ces substances en proportions définies, ils les mêlèrent dans l'eau et versèrent ensuite les divers mélanges plus ou moins forts ainsi obtenus dans des flacons hermétiquement bouchés. Tandis que les premiers flacons contenaient une partie d'eau pour une d'essence, les derniers ne contenaient plus que de l'eau presque pure.

Les professeurs ont alors choisi trente-huit femmes et quarante quatre hommes, tous jeunes et bien portants, pris un peu dans toutes les classes de la société, et les flacons ayant été disposés devant eux, sans aucune marque apparente, on leur demanda de les classer par série et par ordre de force, en ne faisant usage que de l'odorat, bien entendu.

Les hommes ont eu vite fait de gager la partie, et certains sujets, même, témoignèrent des facultés olfactives extraordinaires. Ainsi trois d'entre eux sur quatre, ont pu découvrir la présence d'acide prussique dans une solution au deux-millionième ! Les femmes, sans exception, ne découvraient plus trace d'acide prussique dans une solution au vingt-millième. Presque tous les hommes, au contraire, signalaient sa présence dans des solutions au cent-millième.

L'essence de citron était reconnue par les femmes dans un mélange au cent millième, et par les hommes jusqu'au deux cent cinquante millième.

En somme, les expériences de MM. Nicholls et Browne ont démontré qu'en moyenne l'odorat de l'homme était à peu près deux fois plus subtil que celui de la femme.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Nettoyage des couvertures de laine.—Faites-les tremper dans un bain de savon et de sous-carbonate de soude. Frottez fortement avec une brosse demi-dure ; battez-les et lavez-les ensuite à l'eau claire, Tordez bien pour extraire l'eau ; passez au soufre, et peignez-les avec un chardon pour relever et redresser les poils.

Vos couvertures seront ainsi très propres et redeviendront presque neuves.



M. J.-W. SHAW

Parmi ceux qui ont droit à une place d'honneur dans la galerie échiquéenne du MONDE ILLUSTRÉ, doit sans contredit figurer celui dont le portrait paraît aujourd'hui dans cette colonne.

Né à Huddersfield (Yorkshire), Angleterre, en 1834, M. Joseph-William Shaw se livra de bonne heure à l'étude du jeu des échecs, qu'il apprit avec son frère à l'âge de quatorze ans. Il conserve encore précisément le petit traité qui leur servit alors de guide et sur lequel son frère a tracé la question suivante : " Est ce que le joueur qui n'a qu'un Roi peut faire partie remise contre celui qui a un Roi et une Reine ? " Trait de naïveté que notre vétéran aime beaucoup à citer.

Arrivé à Montréal à l'âge de vingt ans, sa première pensée fut de se faire inscrire sur la liste des membres du Montreal Chess Club, fondé depuis quelques années. MM. J. W. Shaw, John Stirling, John Barry, John Popham, le docteur Howe et le principal Hicks sont les seuls survivants des membres du club d'alors.



M. J.-W. SHAW

Depuis 1874, M. Shaw a pris part à presque tous les tournois d'importance qui ont eu lieu en Canada, et dans tous il a remporté au moins un prix. Nous mentionnerons, entre autres, une magnifique coupe en argent, offerte comme premier prix avec le titre de champion du Canada, en 1881, par M. T. Ledroit, de Québec, au nom de l'Association des Echecs de la Puissance.

Il fut le pionnier des tournois par correspondance au Canada, car c'est lui qui organisa le premier tournoi de ce genre d'après le système actuel. En reconnaissance de ce fait, les nombreux participants lui présentèrent une adresse commémorative richement enluminée. Cette œuvre artistique, enrichie des signatures autographes de tous les concurrents et des portraits des membres du comité, est considéré par lui comme le plus précieux trophée de sa carrière échiquéenne. Nous croyons intéressant de remarquer, en passant vu la rareté du fait, que tous les joueurs inscrits pour ce concours ont terminé leurs parties.

M. Shaw a eu l'honneur d'être choisi pour arbitre pour les deux tournois par correspondance du *St John Globe*, de Saint-Jean, N.-B., dont le dernier n'est pas encore terminé.

Homme très cultivé, M. Shaw se plaît, dans ses tournois par correspondance à accompagner chacun de ses mouvements de citations de Shakespeare ou d'autres écrivains, ce qui contribue à rendre ces correspondances moins monotones.

Analyste consciencieux et solutionniste de première force, il cherche avec persévérance et trouve presque toujours les solutions des problèmes en deux coups que lui apportent chaque semaine ses nombreux journaux échiquéens.

Possédant une certaine aisance et jouissant de nombreux loisirs, non seulement M. Shaw est un amateur passionné du jeu des échecs, mais il est encore un patron zélé de tout ce qui touche, de quelque manière que ce soit, à son jeu favori. Plusieurs clubs ont eu l'honneur de le compter parmi leurs membres les plus dévoués, entre autre le Club d'Echecs et de Dames Canadien-Français, dont il fait partie depuis sa fondation.

Si l'amour des échecs n'est pas un culte pour lui, il ne s'en fait guère, car au banquet du club que nous venons de nommer, en 1892, il termina son discours par cette exclamation chaleureuse et enthousiaste : " Gentlemen, chess is my life, my wife ! "

NOTES ET FAITS

Respectez vos parents

Voulez-vous, mes amis, épargner bien des remords à votre vieillesse ? Soignez celle de vos parents. Vous ne savez pas combien sont cruels les souvenirs que nous laissent leur derniers moments, si nous avons quelque chose à nous reprocher envers eux. C'est bien assez des regrets que nous donne une douloureuse séparation !—Quelle douceur au contraire dans la conviction qu'on a fait tout ce qu'on a pu pour protéger et rendre heureux les derniers moments de nos parents ! De quelle joie n'est pas pénétrée notre cœur au souvenir d'une bénédiction paternelle ou de ces paroles prononcées avec attendrissement : " Notre vieillesse est heureuse, car nous avons un bon fils "

* * * *

Leçon donnée à un ambitieux

Dans les premières années de son règne, Louis XI invitait quelquefois à sa table les étrangers dont il espérait tirer quelques connaissances utiles ; il y recevait même des marchands, qui pouvaient lui donner des lumières sur le commerce, et il se servait de la liberté du repas pour les engager à parler avec confiance. Un marchand, séduit par les bontés du roi, qui le faisait souvent manger avec lui, eut la hardiesse de lui demander des lettres de noblesse. Louis XI les lui accorda ; mais lorsque ce nouveau noble parut devant lui, il affecta de ne pas le regarder. Celui-ci, surpris de ne pas trouver le même accueil, s'en plaignit.

—Allez, monsieur le gentilhomme, lui dit le roi ; quand je vous faisais asseoir à ma table, je vous regardais comme le premier de votre condition, mais aujourd'hui je ferais injure aux nobles si je vous faisais la même faveur.

* * * *

Le langage des gants

Les jeunes gens et les jeunes filles dans les salons anglais les plus huppés ont inventé, pour exprimer leur pensée, un langage muet très original, le langage des gants.

Nous allons en donner une idée rapide, sans par cela conseiller à nos jeunes lectrices d'en faire usage.

Pour exprimer : *Oui*, laissez tomber le gant de la main droite dans la main gauche. *Non*, rouler les deux gants ensemble. *L'indifférence*, dégagez la droite, en partie. *Suivez-moi dans le jardin* ou *dans la pièce à côté*, frappez votre bras gauche de vos gants, comme si vous en ôtiez la poussière. *Je vous aime toujours*, s'indique en ayant l'air de vouloir lisser ses gants, si la belle désire savoir si son amitié est payée de retour, elle mettra la moitié du gant gauche. *Prenez garde* ou *méfiez-vous*, tournez délicatement les doigts d'un gant autour du pouce. Enfin si la jeune personne—ou la dame—est de mauvaise humeur, elle posera simplement ses gants en croix sur la table, ou sur tel autre meuble qui se trouvera devant elle.

L'influence du chiffre .

Varron nous apprend que les non-riques les plus dangereux sont ceux qui se du chiffre sept. Les Chaldéens appellent *nombre climatériques* les époques où l'homme est menacé de la perte de vie ou de ses biens. A tout cela Varron ajoute que la plus haute taille du corps humain est de sept pieds ; les dents poussent dans les sept premier mois, il en sort sept de chaque côté ; elles tombent à la septième année ; et les molaires percent vers la quatorzième année. Les pulsations des veines, ou plutôt celles des artères suivent une espèce de rythme que détermine le nombre sept d'après l'opinion des médecins qui guérissent par le secours de la musique : Varron pense que les dangers des maladies augmentent dans les jours formés du nombre sept ; et que les jours *critiques* ou *décisifs*, comme les appellent les médecins, sont le sept, le quatorze et le vingt et un de chaque mois.

Ceux qui veulent se laisser périr de faim ne meurent que le septième jour.

* * * *

Gas de conscience

Le Musée des familles dans ses glanures historiques cite ce passage curieux des mémoires de Choisy.

Quoique le cardinal de Mazarin ne passe pas pour avoir la conscience bien timorée, il eut cependant en mourant des scrupules sur ses richesses immenses.

Un bon théatin, son confesseur, lui dit tout nettement qu'il serait damné s'il ne restituait le bien qu'il avait mal acquis.

—Hélas ! soupira le mourant, je n'ai rien que des bontés du roi

—Oui, répliqua le théatin, mais il faut bien distinguer ce que le roi vous a donné de ce que vous vous êtes attribué.

—Ah ! si cela est, reprit le cardinal, il faut tout restituer.

M. Colbert, qui survint en ce moment, fut consulté. Il conseilla au cardinal de faire une donation, à cause de mort, de tous ses biens en faveur du roi, qui, vu son bon cœur, ne manquerait pas de les lui redonner sur le champ. L'expédient plut à Son Eminence ; il fallait peu de chose pour calmer ses remords. Il fit la donation ! mais il fit deux jours très en peine, parce que le roi, qui l'avait acceptée, ne disait mot.

—Ma pauvre famille ! s'écriait-il dans son lit ; ah ! ma pauvre famille n'aura plus de pain !

Enfin, M. Colbert, au bout de trois jours, lui rapporta l'acte par lequel le roi le remettait en possession de toutes ses richesses,—dont il put alors, en pleine tranquillité de conscience, disposer à son gré par les articles de son testament.

LE CHERCHEUR

NOUVELLES A LA MAIN

Des goûts et des couleurs . . .

Ces dames parlent toilette :

—J'adore le rose . . .

—Je préfère le bleu . . .

—Moi, fait cette adorable petite madame de B . . . moi, j'aime mieux le noir ! . . . Ça donne l'illusion du veuvage.

* *

Un garçon, il y en a toujours, vantait un remède excellent dont il avait seul le secret et qu'il avait fait prendre à un de ses amis.

—Et ce remède l'a-t-il guéri ?

—Le lendemain, je l'allais voir, il était sorti.

—Comment cela ?

—Eh ! mon Dieu, oui ; on l'avait porté au cimetière.

* *

Souvenirs militaires.

En 1871, un zouave comparait devant le conseil de guerre pour avoir vendu un pantalon. Il est condamné à un an de prison.

Alors, s'adressant au tribunal :

—Que ferez vous donc à Bazaine qui en a vendu 80,000 avec la viande dedans ?

FEUILLETON

MANQUANT

FEUILLETON

MANQUANT